

L'École Supérieure d'Audiovisuel et le Laboratoire de Recherche d'Audiovisuel  
de l'Université de Toulouse II-Le Mirail

Présentent

# MARTINADE



ESAV  
56 rue du Taur  
31000 Toulouse

Septembre 2010

« *Entrebâillements* »

## La courbe qui tient chaud

Lorsque j'arrive à Bordes de Rivière, dans le quartier Las Vignetos, tout proche de chez Martin Grosdier, le soleil rase la terre et fait venir du rouge partout. Il est là, le sourire généreux, devant le portail crépusculaire, un gros chien blanc à ses côtés, et j'éprouve alors la sensation d'une chaleur singulière. C'est le charme et l'aimantation d'un lieu habité dont il me parle chaque lundi matin lorsqu'il vient me rejoindre dans le bureau pour échanger quelques mots sur le rugby qui nous chagrine ou nous enchante, mais aussi pour parler de nous, sans détour, sans oublier les petites et grandes affaires de l'ESAV<sup>1</sup> où il enseigne pour le plus grand bien des étudiants. C'est un homme franc, simple, joueur, parfois maladroit, mais de la maladresse de ceux qui osent et réussissent souvent.

Au pied des Pyrénées, qui bougent et grondent encore, nous sommes assis sur un banc de pierre pour reprendre le fil d'une conversation du lundi, sous l'abondante frondaison d'un tilleul que je sens agir en moi, comme un yggdrasil qui ferait sentir autrement le monde.

Emmène-nous tilleul !

Un vent caresse nos visages, disperse nos paroles, et nous partageons un fragment d'éternité, silencieux, installés dans la durée d'une douce consommation de cigare cubain. « Je peins ce que j'ai sous les yeux », murmure-t-il en se levant ; je le suis jusqu'au seuil de sa maison qu'il m'invite à franchir et dès les premiers pas, dans la moiteur ombrée d'une très grande pièce, je sais qu'il m'invite à découvrir les sites de sa vie intime, là où il s'est enraciné, jour par jour<sup>2</sup>.

Tout s'éclaire, il n'y a pas d'atelier ; l'atelier c'est la maison !

Je m'approche d'une porte, c'est un tableau ; je me dirige vers la fenêtre, c'est un tableau ; une large baie éclaire la pièce, c'est un tableau. Tout coin dans la maison, toute encoignure dans une chambre sont pour l'imagination de Martin des germes de couleurs. Tout se mélange et ce monde nouveau me donne le vertige ; un monde où la traversée des frontières, entre ses tableaux, lui-même et nous même,

est sans fin. C'est un atelier maison qui existe dans son unité et sa complexité en mélangeant tous les gestes et les valeurs qui singularisent la vie d'une famille et celle d'un artiste. Ici, la fonction première de la maison est d'habiter autrement, au beau milieu de linge, de rayons de lune et de soleil.

Martin ne travaille pas pour la galerie, il peint pour fixer les choses qui troublent son regard, sans jamais chercher à plaire, ni à négocier, mais avec la sincérité de celui qui a le courage d'être ce qu'il est. Ses tableaux sont des meubles, des coins et des recoins, des ouvertures et des fermetures, des fentes et des puits de lumières, des intervalles de clarté où fusionnent le dedans et le dehors ; ils sont les membres bavards d'une famille élargie qui ne cessent de m'observer, de me troubler, de m'apaiser, de m'inquiéter et de me faire mortel devant l'éternité.

Ils sont parfois tiroirs et coffres où Martin, grand rêveur d'entrebâillements et de serrures, dissimule ses secrets ; ils sont aussi portes et fenêtres comme autant de signes d'une tentation d'ouvrir l'être au plus profond, avec l'envie de faire surgir l'alliance du corps à la conscience.

Alors, entre amour et résistance et de manière intense, il agite ses pinceaux au milieu des enfants, avec sa femme et ses amis, pour donner de la couleur à des fragments de souvenirs déformés ou imaginés, taillés dans l'étoffe de son désir qui hésite, à l'image du titre d'un de ses films, entre *Un seau d'eau pour éteindre l'enfer et une torche pour incendier le paradis*. Dans ce film, il exhibe son désarroi devant une grande toile blanche, mais plus que cette béance crémeuse, il est surtout confronté à une foule de choses qui trotte dans la tête, autour de lui, dans la maison, dans le jardin, en voiture sur la route, qui l'encombre et le paralyse ; il lui faut déraciner ce qui s'incruste, vider et choisir, dans les sites de sa vie intime les raisons d'un regard qui fixe sur le bois, la toile ou le papier, les mouvements profonds d'un homme immobile, dans le silence blanc des Pyrénées qui tremblent.

Au terme de cette remontée, le corps est omniprésent. Un corps en fête ou en souffrance auquel il donne de l'enthousiasme et de la turbulence jusqu'à la disproportion.

Sur les deux battants d'une armoire, deux foules dantesques se font face, l'une rouge, l'autre verte, où tous les corps distincts et liés n'en font qu'un<sup>3</sup>. C'est une dysmorphophobie sociale ou rêvée qui rappelle les Esquisses pour le paradis de Palma le Jeune ou de Francesco Bassano ou de Véronèse ou du Tintoret. Mais là, point de commande pour le paradis, une simple esquisse pour l'infini du corps sur terre qui respire, trans-

pire, saigne, sent et touche avec les vertus d'une nouvelle peau sensible qui établit un autre bord commun entre le monde et le corps. Une peau halée, loin de la couleur archaïque et de tout code coloré, au croisement de la terre et du soleil, dans l'accomplissement d'un métissage célébré. Cette couleur de peau aux clartés éternelles illumine la peinture de Martin jusqu'aux plus étranges juxtapositions tel ce fragment qui exhale la peau, où saigne une inquiétante fermeture éclair comme un sexe de femme dans un entrebâillement d'effraction et de souffrance ; ça insiste tel un gîte où réside l'énigme du corps féminin<sup>4</sup>.

Dans une autre pièce, c'est une large baie où s'étire une fresque le long de la chaîne des Pyrénées, chaîne motrice, chaîne matrice<sup>5</sup>. Du Mont Valier (2838 mètres) au Pic du midi de Bigorre (2877 mètres) en passant par trente neuf sommets et tout autant de creux, c'est le dessin de la sinusoïdale d'un massif en vie, avec au premier plan, un continuum de corps qui ondulent au fil de l'eau, debout, assis, plongeur, pêcheur, avec, brisant toute perspective, telle une hallucination, une bergère d'albâtre qui se dresse et s'offre, de la terre au ciel, comme un capteur de bienveillance et de fertilité. Le ciel et l'eau ont la même couleur, les mêmes veines boisées; c'est l'immensité intérieure d'un jouisseur illimité qui revendique ce qui sort des tripes et vient du cœur<sup>6</sup>.

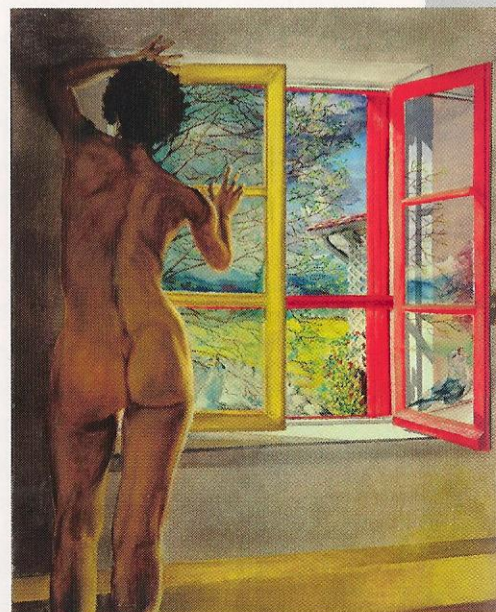
C'est un chaos de couleurs qui déplace les murs où paissent des vaches, labourent des agriculteurs<sup>7</sup> et où les fenêtres n'ouvrent pas sur le monde du dehors mais donnent sur l'immensité intime.

Ici le tableau réduit ~~Vue de ma chambre.~~



Appuyée sur le côté gauche d'une fenêtre aux battants rouge et jaune, une jeune femme me tourne le dos<sup>8</sup>. Elle ne regarde pas à travers les carreaux, car ici, la fenêtre est moins frontière et médiation que lieu de gravité du tableau. Il n'y a pas d'au-delà de la fenêtre, mais une limite où la méditation se déploie dans un regard intérieur qu'avoue l'inclinaison du dos. Elle regarde profond dans l'ailleurs d'elle-même, vaste comme la nuit et comme la clarté<sup>9</sup>.

Je la regarde, j'insiste, sa beauté persiste et je découvre le peintre en train de la détailler et de la croquer.



Elle se livre ; elle est nue pour lui ; elle accomplit tout un jeu du corps pour donner la preuve d'un abandon à l'amour. Car il s'agit d'amour, comme pour Paul Eluard l'amour de Gala, la courbe de tes yeux fait le tour de mon œil <sup>10</sup>.

Alors, une singulière volupté me gagne et sa courbe me tient chaud. J'aime que les corps me racontent des choses. J'aime que la chair me parle. J'aime les empreintes du temps, le tissu ensanglanté.

J'aime le travail de Martin Grosdidier qui ne m'enferme pas dans une simple affectivité. C'est un poète qui m'aide à vivre en moi la joie expansive d'une expérience intime qui s'élargit.

Guy Chapouillié

<sup>1</sup> Ecole Supérieure d'Audiovisuel de l'Université de Toulouse2-Le Mirail

<sup>2</sup> La poétique de l'espace, Gaston Bachelard.

<sup>3</sup> Sans dessein, tableau de la page 17

<sup>4</sup> Entrebâillement, tableau de la couverture

<sup>5</sup> Panoramique des Serres de Bordes, tableau de la page 24

<sup>6</sup> Espace Man Ray, tableau de la page 16

<sup>7</sup> Not for highway, tableau de la page 22

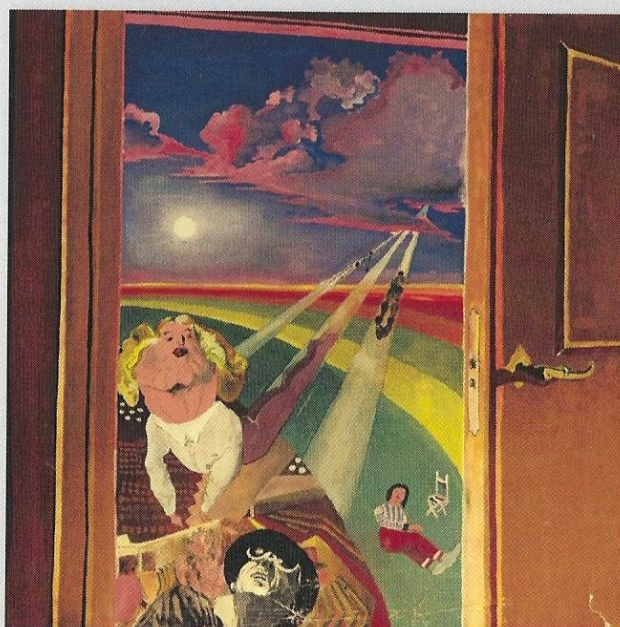
<sup>8</sup> Vue de ma chambre, tableau de la page 26

<sup>9</sup> Charles Baudelaire, in Les paradis artificiels.

<sup>10</sup> Paul Eluard, in Capitale de la douleur.

Le premier « *entrebâillement* » réalisé par MARTINADE date de 1978. Lors d'un partiel passé à Saint Charles Paris Sorbonne il propose une gouache sur le thème « *traverse* », une revue d'art à l'époque très en vogue...

librement  
inspirée d'une  
pochette de  
disque vinyle  
du groupe  
« the doors »



l'étudiant a  
dans son sac  
« an american payer »  
album sorti  
le jour même.

Le dernier en date a été peint en 2007 : une commande d'un collègue travaillant avec lui à l'ESAV : 10 ans de mariage avec son épouse fana de Jim Morrison.

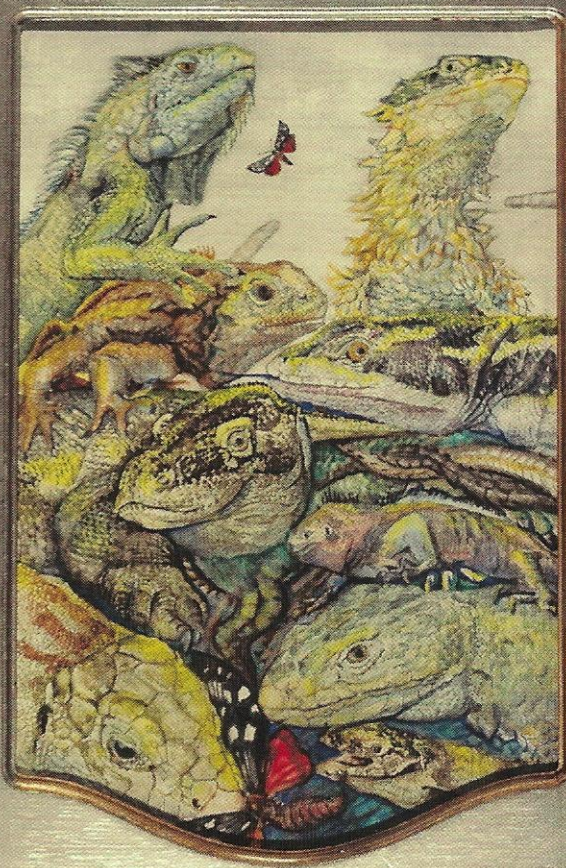
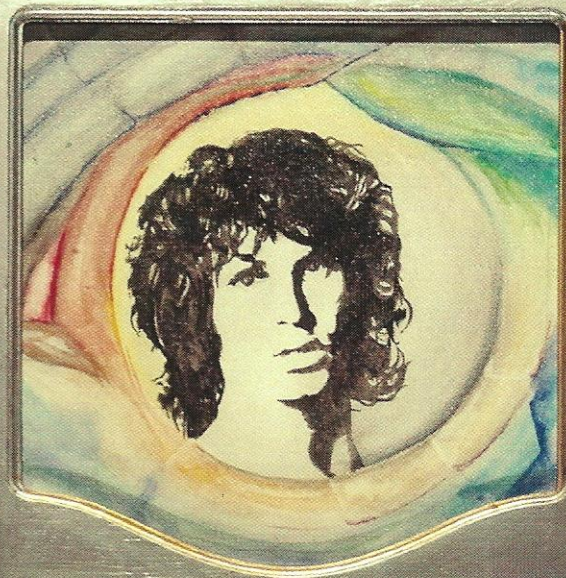
« the king lizard »

huile sur toile

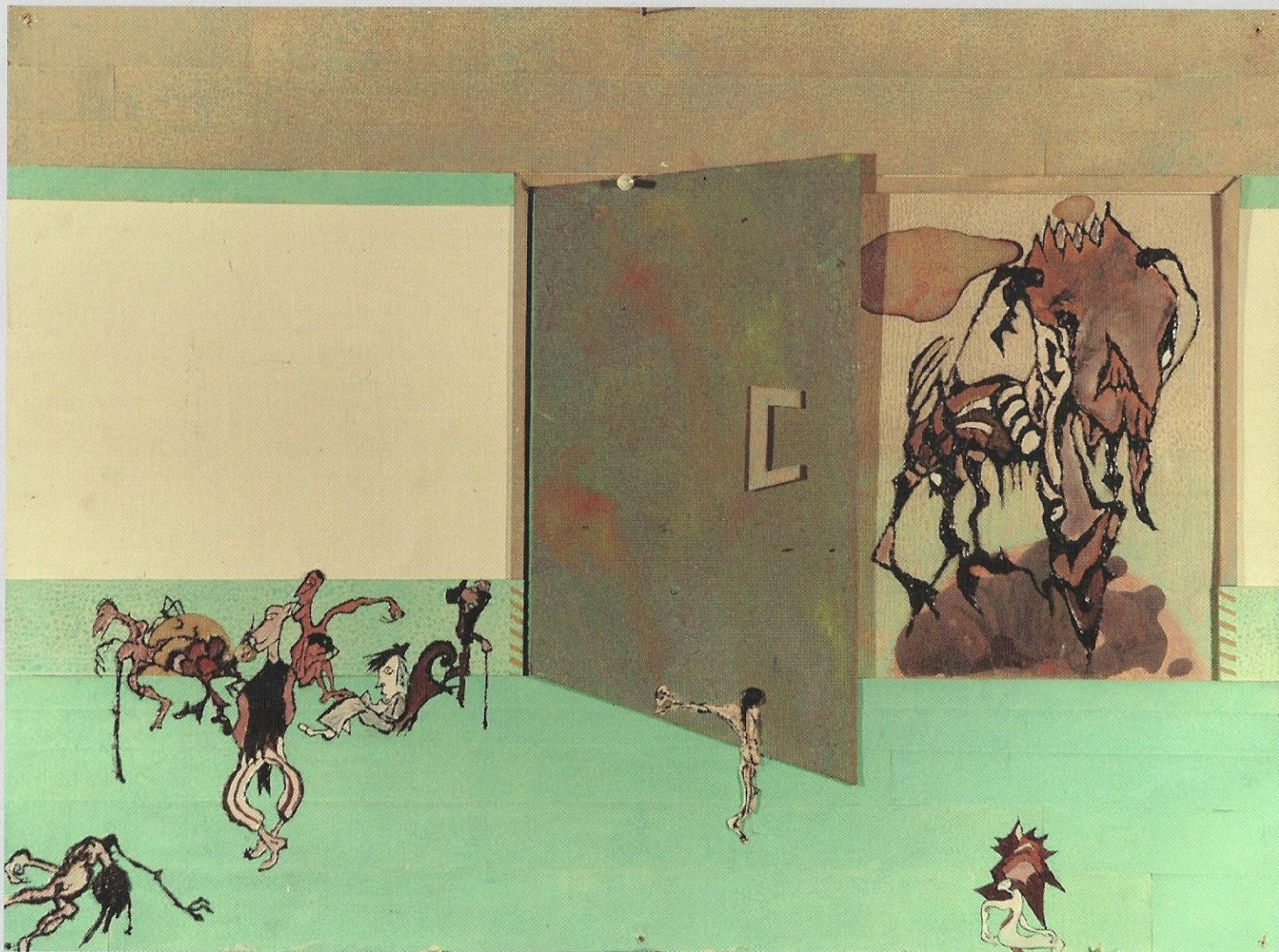
2007

47 x 107 cm

Collection privée



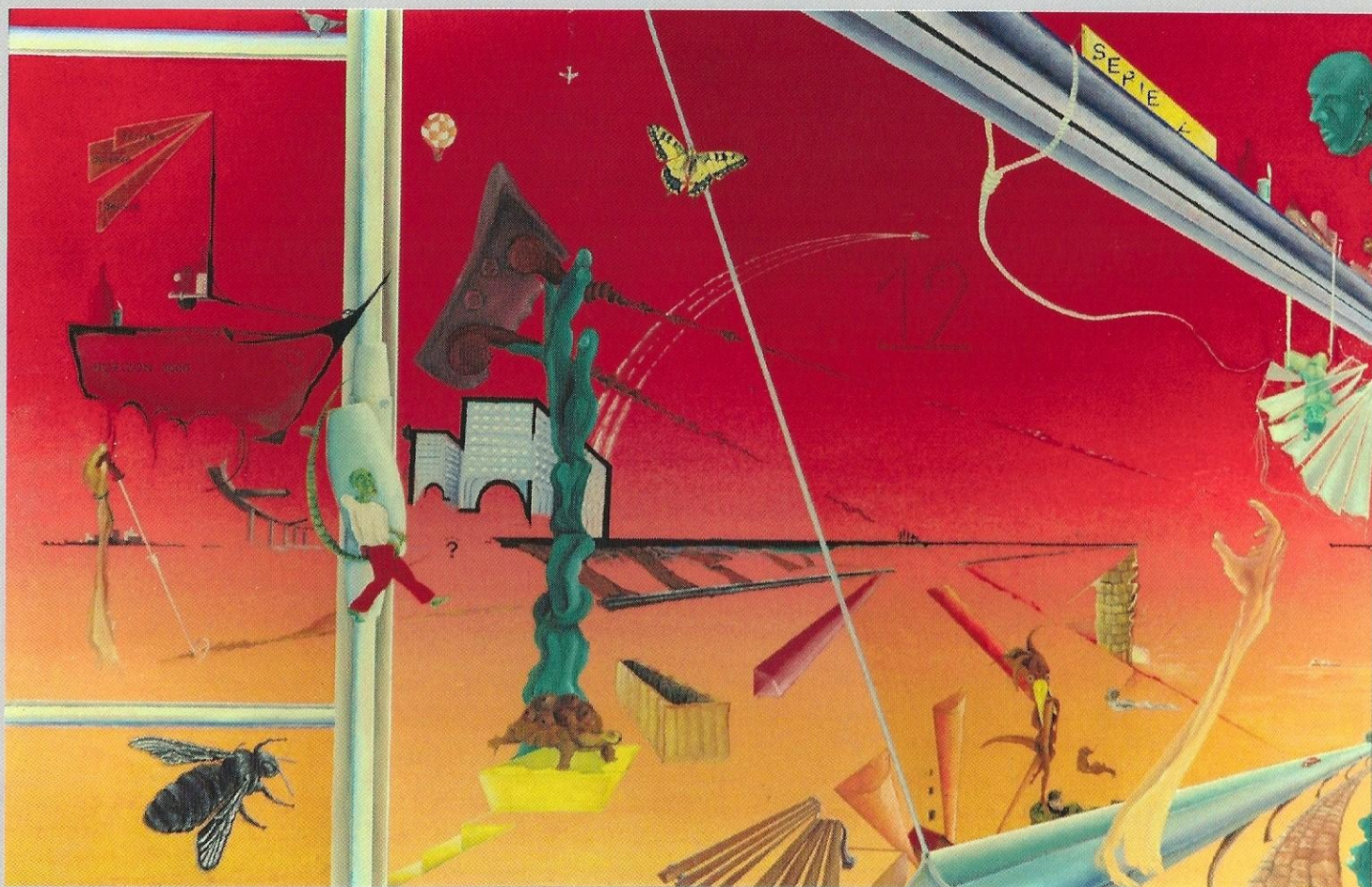
L'exposition à la tour Moran de la rue du Taur ne prétend pas réunir l'ensemble des tableaux d'embrasures de portes ou de fenêtres réalisées par l'artiste... comme ils ne sont pas tous faits en hommage à la musique rock. Se faisant dans les locaux d'une école de cinéma où Martinade fut étudiant dans les années 80/90 il était intéressant de présenter quelques réalisations faites au cours de cette période.



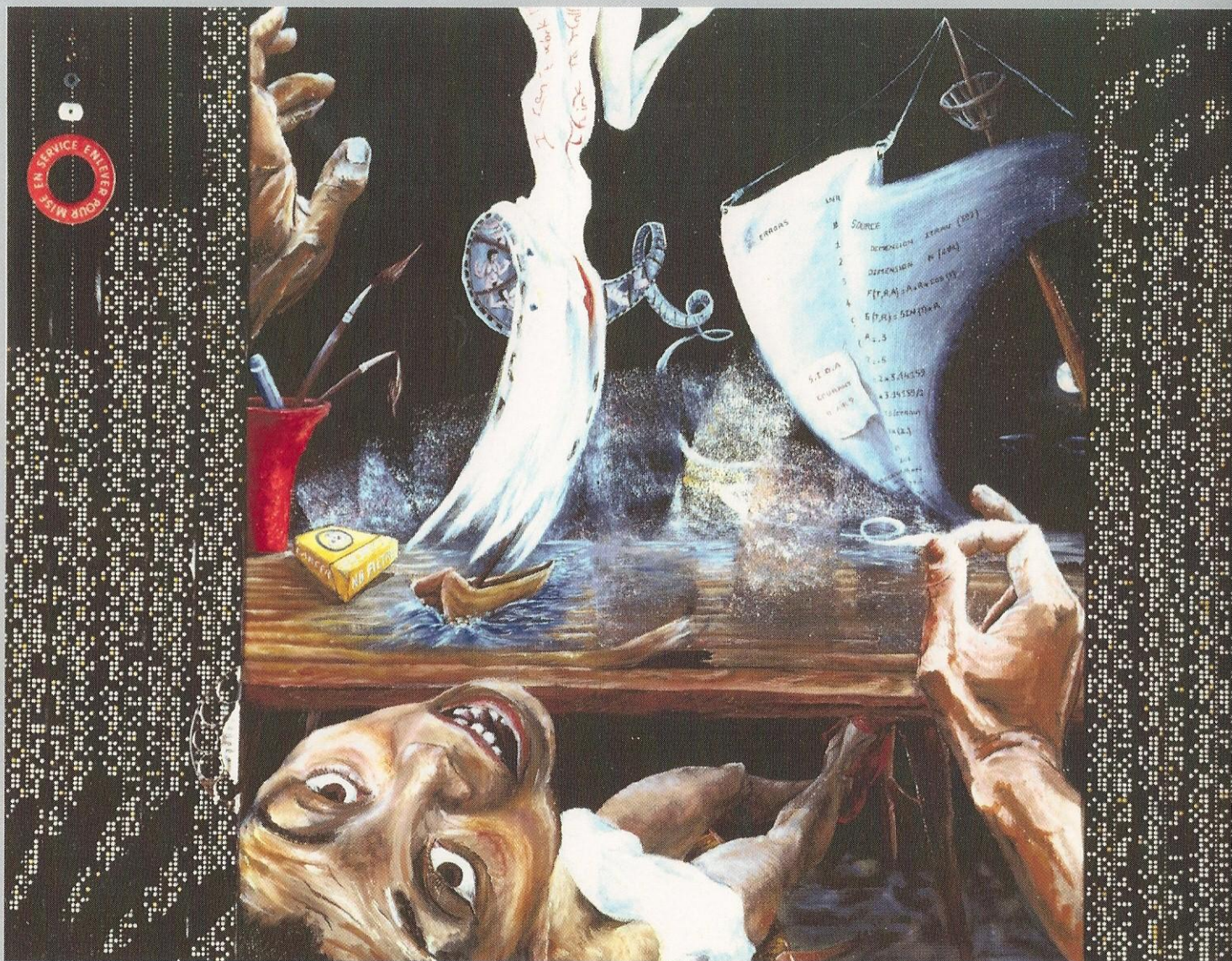
« Les bestioles de la maison d'Arbas »  
Acrylique sur carton fort, 1981, 60 x 80 cm



La présence de fragments « *entrouverts* » est récurrente dans la peinture de Martinade comme la représentation d'enchevêtrements de corps nus (« *partouses gazées* », une autre exposition) ou les reproductions de la chaîne des Pyrénées centrale qu'il peut admirer de chez-lui (sujette à de multiples aquarelles). On peut rajouter à ces thèmes de prédilection le plaisir de peindre le monde animal.



« Horizon 3000 »  
Huile sur toile, 1984, 65 x 100 cm



« les artifices de la peur »

Acrylique sur toile,  
1986

65 x 54 cm

Collection privée



« lo cocut es mort »

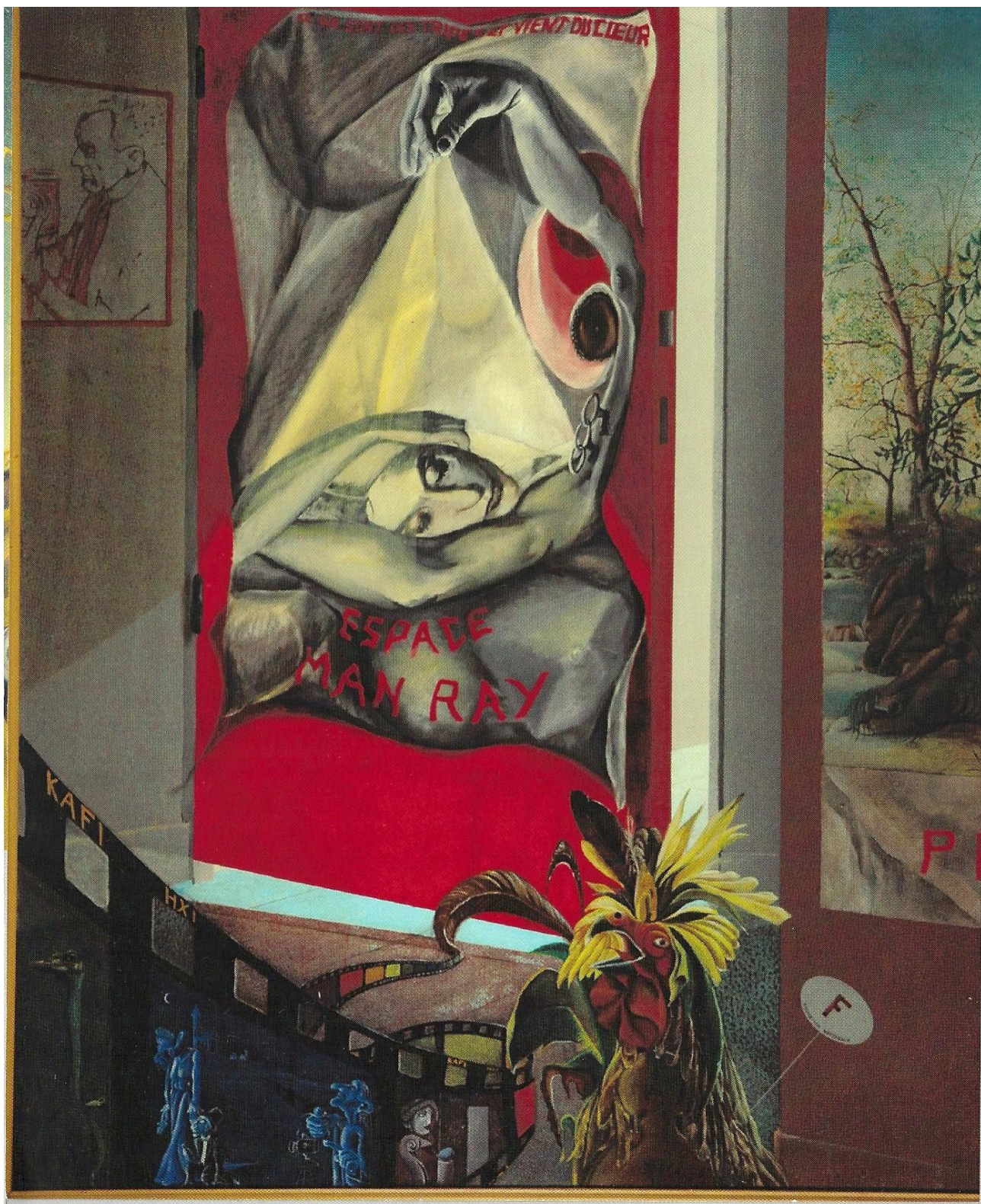
Acrylique et huile sur toile,  
1987  
92 x 60 cm



« être mère »

huile sur toile,  
1988  
92 x 65 cm





« espace Man  
Ray »

Huile sur toile,  
1991  
81 x 100 cm

Collection  
privée



« sans dessein »

Huile sur toile,  
1993  
102 x 68 cm